

DU MÊME AUTEUR
Chez le même éditeur

Pour Koltès, 2000

FRANÇOIS BON

Quoi faire de son chien mort ?

et autres textes courts pour la scène

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

Scène	9
Paliers	29
Quoi faire de son chien mort ?.....	55
Souci	79
Prologue	91

© 2004, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-105-9

site internet de l'auteur :
www.publie.net

Scène

Merci à Gilles Bouillon et à Bernard Pico.

Scène a été créé en juin 1998 par Stéphane Comby, Nicolas Devanne et Juliette Maillé dans une mise en scène de Gilles Bouillon, dramaturgie de Bernard Pico, scénographie de Nathalie Holt, dans le cadre du « Voyage des Comédiens en Région Centre ».

Pour trois acteurs, se joue dehors sous des immeubles.

L'AMI. – Et la télévision ? T'as vu, elle t'a mis aussi la télévision, Nicolas ! Elle marche, la télévision ?

L'HOMME. – Laisse, va, laisse tomber.

L'AMI. – Nicolas, la télévision, tu peux pas la laisser dehors.

L'HOMME. – Je te la donne, prends-la, t'occupe pas.

L'AMI. – Elle te manquera, la télévision, Nicolas. Elle te manquera même encore plus maintenant. Je vais chercher ma camionnette, on va arranger tout ça. On va la mettre à l'abri, Nicolas, ta télévision. Tu vois Nicolas, si tu parles comme ça, c'est le ressentiment. Le ressentiment, Nicolas.

L'HOMME. – Elle peut bien tout me faire. Me faire mal encore plus. Comment elle me ferait encore plus mal ?

L'AMI. – Et toi, Nicolas, où tu vas dormir ? Chez moi c'est trop petit, qu'est-ce qu'elle dirait Lucie ? Je te laisserai la camionnette. Tu peux dormir dans ma camionnette, Nicolas. Enfin, si ça te dépanne. Regarde, elle t'a mis des couvertures aussi. Là, sous la

valise. Deux couvertures. Y en a deux, Nicolas. Dans la camionnette, y a de la place. J'enlèverai les affaires du chien. Le chien, Lucie, elle dira rien. Si y a toi dans la camionnette, on me volera rien. T'es pas tout seul, Nicolas.

L'HOMME. – Je veux rester. Habiter là. Le jour, la nuit, tout. Elle me reprendra, elle comprendra.

L'AMI. – Tu dis des conneries, Nicolas.

L'HOMME. – Je serai là, elle me verra, elle saura que je suis là. C'est elle qui m'a mis tout ça ici comme ça, je lui dirai : – Si c'est encore de toi que je tiens ça, j'accepte, je reste. De sa fenêtre, le matin, elle me verra, elle se dira : – Il est là, il souffre pour moi. Elle se dira ça. Je veux pas m'en aller.

L'AMI. – Et s'il pleut, Nicolas ?

L'HOMME. – Si elle sort, je suis là. Quand elle rentre, qu'est-ce qu'elle voit, moi. Si elle déménage, alors là on verra. Elle ira pas jusque-là, elle réfléchira. Qu'est-ce que j'ai fait de mal, qu'est-ce que j'ai fait que j'aurais pas dû faire ?

L'AMI. – C'est ta version des choses, Nicolas.

L'HOMME. – Est-ce que je l'ai mérité, qu'elle me traite comme ça ? Touche à rien. Que tout reste comme elle l'a mis, exactement. La télévision, la valise, les couvertures et le carton. Pourquoi elle a rajouté les fleurs. Les fleurs je lui avais données à elle, qu'est-ce que ça veut dire des fleurs ? C'est

quand même pour dire qu'on s'excuse ? J'avais quoi fait de si mal ?

L'AMI. – T'auras même de quoi t'asseoir, elle t'a mis la chaise et le fauteuil.

L'HOMME. – C'était les premiers temps qu'on était ensemble. On avait trouvé une chambre, il n'y avait pas de chaise. On était allé dans un magasin, on avait acheté deux chaises, une pour elle, une pour moi. On était revenu dans le bus avec nos chaises, celle-ci elle était soldée à cause d'un truc. Une rayure, qu'elle a, cette chaise-là. Dans le bus, on rigolait, nous et nos deux chaises. Eh bien on les a toujours gardées. Tu vois, qu'elle m'ait mis la chaise, là, ça me fait plaisir. C'est du sentiment. C'est pour ça que je veux rester là. Je m'assiérai sur la chaise, là, devant la porte, elle comprendra.

L'AMI. – Elle marchera pas, la télé, Nicolas, t'as pas de prise, pas d'antenne, tu vas t'embêter. Il passe pas grand monde, le soir, là. Puis, je dis rien, mais ce sera toi le spectacle. Nicolas, tu veux que je te gare ma camionnette, là, devant le trottoir, que tu voies ta porte ? Au moins tu seras à l'abri, Nicolas, tes affaires elles seront au sec. Elles ont rien fait de mal, tes affaires.

L'HOMME. – Le fauteuil, ça me venait de famille, de mon côté. – Moi je travaille, et toi t'es sur ton fauteuil. Moi je me crève, et quand je rentre, je te trouve sur ton fauteuil et t'as fait quoi, même pas lavé les bols et rangé le café, même pas passé le balai. Ce qu'était pas vrai. Et même carrément faux. Parfois.

L'AMI. – Peut-être t'aurais dû faire plus d'effort, Nicolas.

LA FEMME. – Depuis ce matin les gens sont aux fenêtres, ils sont là et ils te regardent, et toi tu fais quoi ? Depuis ce matin que ça dure, tu vas décider quoi ?

L'AMI. – Je crois que là voilà, Nicolas.

LA FEMME. – Sur le trottoir, avec ta valise, ta télévision et ton fauteuil, à passer pour quoi, un clochard ?

L'HOMME. – Un naufragé.

LA FEMME. – Naufrage de quoi ? De ce que toi-même tu as cassé et sali, la confiance que toi-même tu as brisée.

L'HOMME. – À la dérive, et tant pis où cela m'em-mène.

LA FEMME. – Maintenant on me fait des réflexions, à moi qu'on fait des remarques. C'est moi que maintenant on regarde. Dans l'escalier, au lieu de bonjour, plus rien on me dit. Tu espères quoi, à rester là ?

L'HOMME. – Mes disques, tu as mis mes disques ? C'était à moi aussi.

LA FEMME. – Ils sont dans la valise. Je n'en veux plus, de rien du tout qui était à toi. Prends et va-t'en. Terminé, au revoir.

L'HOMME. – Puisque c'est décidé, que je reste là, que je vais habiter là, le naufragé du trottoir.

L'AMI. – C'est depuis tout à l'heure qu'il dit ça. Il se dit que peut-être c'était un coup d'humeur, là, sur le moment.

LA FEMME. – C'est dix ans que ça dure, que j'aurais dû faire ça.

L'HOMME. – Neuf. Pas dix, neuf.

LA FEMME. – C'est ce matin à six heures, que j'ai tout descendu. Il était prévenu, et ça ne l'a pas empêché. La dernière fois que je l'ai vu c'était hier soir, de l'argent dans les deux poches et des fleurs à la main. Celles-là, même, de fleurs.

L'HOMME. – Tu vois bien, puisque je t'avais amené des fleurs !

LA FEMME. – Il avait gagné, il était allé au bistrot, avait joué je sais pas quel truc à escroquer le monde.

L'HOMME. – Au Millionnaire. J'ai gratté, et c'était marqué gagné. J'en prenais même jamais, de Millionnaire, ça m'a pris comme ça, juste une fois pour voir. J'avais juste dix francs, et j'avais gagné tout cet argent. J'ai acheté les fleurs au passage, des belles fleurs et c'était pour toi.

LA FEMME. – Et là pour une fois qu'il remonte en vainqueur, tout ce qu'il trouve à dire c'est : – Je paye une tournée, je leur dois ça, après je reviens te

chercher et on sort. Il a même dit : – Réfléchis, si c'est le restaurant le cinéma ou ce que tu as envie. Et à six heures du matin, toujours pas là.

L'HOMME. – J'ai été entraîné.

L'AMI. – Il disait tout le temps : – Elle m'attend, il faut que je rentre.

LA FEMME. – Vous étiez avec lui, ne vous en mêlez pas.

L'AMI. – Je le connaissais même pas, ça s'est juste fait comme ça, j'avais ma camionnette, on était trois, on s'est dit qu'on allait s'en prendre un dernier. Voyez-vous, dans la nuit, cet homme-là il pleurait : – Qu'est-ce qu'elle va dire, et si je rentre maintenant elle va me passer quoi ? Nous on aurait pu répondre quoi ? Que c'était son argent après tout, l'argent de la fête, on n'a pas du bonheur si souvent. On lui disait : – Elle comprendra, si c'est la première fois elle comprendra. Et quand on a garé la camionnette...

LA FEMME. – Ce matin sept heures, en plein jour et avec un type qu'il ne connaissait pas. Débarquant là et marchant vers la porte. Il n'avait même pas sa clé, sonnait chez moi et déjà du monde aux fenêtres. Avant même de se retourner et s'apercevoir que ce n'était plus la peine.

L'HOMME. – Ça ne fait rien, j'attendrai là. Je peux dormir là. J'habiterai là. Il me faudrait quoi d'autre ?

LA FEMME. – Cause, tu m'apitoies.

L'HOMME. – Si c'est à cause de cet argent...

LA FEMME. – Est-ce que je suis habituée à te voir de l'argent ? Vautré sur ton fauteuil, les pieds sur ta chaise, voilà comment d'habitude je te vois. J'ouvre la porte, et ce que j'aperçois c'est les chaussettes qui dépassent. Et le soir, devant cette télé. Moi je veux de l'air dans ma vie. Je veux m'aérer.

L'HOMME. – J'avais si peu de besoin, on était ensemble. Ça avait du sens, non, d'être ensemble ?

LA FEMME. – Avec six bières par jour, que tu voulais bien monter.

L'HOMME. – Des petites !

LA FEMME. – Mais l'argent c'était de mon porte-monnaie.

L'HOMME. – L'argent je l'avais mis dans deux poches. Une parce que je devais une tournée, l'autre parce qu'on devait sortir, rien que nous deux.

LA FEMME. – J'y étais prête. J'y avais cru, je m'étais même habillée. J'étais dans le couloir, assise, au moindre bruit je me disais ça y est enfin, on va y aller. Puis je suis allée à la fenêtre. Les fenêtres s'éteignaient. Et même le bistrot, là-bas, il a éteint.

L'HOMME. – Qu'est-ce que ça faisait, c'était de l'argent ramassé comme ça, par hasard, pas de l'argent gagné avec ses bras, pas de l'argent à toi.

LA FEMME. – Puis j'ai marché. Dans le couloir, dans la chambre, dans le coin cuisine et partout. Si je m'allongeais je n'y arrivais pas, je me relevais. J'écoutais. Une voiture qui arrêta, j'y croyais. J'ai téléphoné. Il était un peu plus d'une heure du matin. J'ai téléphoné à la police, à l'hôpital, pour un peu on m'aurait ri au nez.

L'HOMME. – C'est pas ce que tu croyais.

L'AMI. – On était tombé en panne, avec ma camionnette, du coup on a pris l'autoroute pour revenir. Il y avait un truc encore ouvert.

LA FEMME. – Quand j'ai porté la télévision, ce matin à six heures, c'est l'homme du dessous qui m'a demandé : – Vous déménagez ? Je nettoie, j'ai répondu, je m'aère. Et maintenant, que voilà le soir, la honte qu'hier au soir j'ai bue seule, dans mon couloir et derrière ma vitre, dans le silence de la nuit et l'abandon, est devenue honte aux yeux de tous, et même ce monsieur du dessous tout à l'heure venu me dire : – Vous ne voulez pas que je lui propose de l'emmener, j'ai ma voiture...

L'AMI. – Je lui ai proposé aussi, puisque j'ai ma camionnette.

LA FEMME. – Honte sur moi, d'avoir à répondre : – Je m'en occupe, je vais lui parler.

L'AMI. – Si vous voulez que je vous aide à tout remonter...

LA FEMME. – D'être là et savoir qu'au-dessus de nous ils écoutent et comprennent, quelle dignité il te reste pour t'exposer là, avec ta valise et tes cartons, ce fauteuil, une télévision et tout ce qui a été nous ?

L'HOMME. – N'empêche. C'est à moi. J'ai décidé d'habiter là. Si ça c'est à moi, je reste là.

LA FEMME. – Notre rencontre, et le hasard qui vous met devant l'autre et vous fait savoir, c'est elle, c'est lui, et comme ce hasard et cette rencontre prolongent si longtemps sur votre vie leur lumière. Nos premiers voyages : il n'était pas besoin d'aller loin, si c'était ensemble et se découvrir. Il suffit d'une chambre d'auberge dans un hameau de campagne, et sur vous comme l'ombre d'un bonheur possible. Enfin le chemin plus rude d'apprendre à vivre, d'abord une chambre, puis une plus grande, cet appartement enfin, la joie que ç'avait été de repeindre à nos couleurs, choisir ce qu'on mettrait aux sols et aux murs.

L'HOMME. – Pour la chambre je t'avais tout laissé faire, et on avait commandé le lit et ce qui allait avec, le premier soir c'est toi qui m'avais invité. Tu avais ouvert la porte et fais rentrer, souviens-toi, en me vouvoyant : – Monsieur...

LA FEMME. – Voilà, ce que tu as mis par terre et piétiné. Voilà ce que dans la nuit d'hier tu as jeté comme si rien n'avait compté de dix ans main dans la main.

L'HOMME. – Neuf. Pas dix, neuf.